

CECI N'EST PAS UNE PYRAMIDE...

Un siècle de recherche archéologique belge en Égypte

PEETERS
LEUVEN - PARIS
2012

CECI N'EST PAS UNE PYRAMIDE... Un siècle de recherche archéologique belge en Égypte

Avec les contributions de :

Laurent Bavay, Michèle Broze, Jean-Michel Bruffaerts, Marie-Cécile Bruwier, Wouter Claes, Erhart Graefe, Dirk Huyge, Dimitri Laboury, Luc Limme, Claude Obsomer, René Preys, Ilona Regulski, Inge Uytterhoeven, Philip Van Peer, Pierre M. Vermeersch, Harco Willems, Jean Winand

Coordination et rédaction finale :

Laurent Bavay (ULB), Marie-Cécile Bruwier (Musée royal de Mariemont), Wouter Claes (MRAH), Ingrid De Strooper (Ambassade de Belgique au Caire)

Traductions :

Laurent Bavay, Raymond Bavay, Marie-Cécile Bruwier, Wouter Claes, Ingrid De Strooper, Liliane El Khoury, Luc Limme, David Lorand, Hugo Stevens, Isabelle Therasse

Conception graphique et mise en page :

Anja Stöll - Centre de Recherches en Archéologie et Patrimoine (CReA-Patrimoine), Université libre de Bruxelles
Couverture : Nathalie Bloch (CReA-Patrimoine)

Editeur :

PEETERS, Bondgenotenlaan 153, 3000 Leuven

ISBN : 978-90-429-2694-3

dépôt légal D/2012/0602/84

Ce livre a été réalisé avec le soutien du Service public fédéral Affaires étrangères,
Commerce extérieur et Coopération au Développement



Table des matières

Avant-propos de M. Didier Reynders Vice-Premier Ministre et Ministre des Affaires étrangères, du Commerce et des Affaires européennes	7
Foreword of Dr. Mustafa Amin Secretary General of the Supreme Council of Antiquities, Cairo, Egypt	9
Préface de M. Bruno Nève de Mévergnies Ambassadeur de Belgique au Caire	11
Carte de l'Égypte	13
Chronologie de l'Égypte ancienne	15
Belges d'hier et d'aujourd'hui en Égypte	16
Dirk Huyge Conservateur Égypte préhistorique et protodynastique, Musée royal d'Art et d'Histoire	
Harco Willems Professeur ordinaire à la <i>Katholieke Universiteit Leuven</i>	
Jean Capart, pionnier des fouilles belges en Égypte	20
Jean-Michel Bruffaerts Doctorant en histoire	
El-Hosh et Qurta : Sur les traces du plus ancien art égyptien	32
Dirk Huyge	
Wouter Claes Licencié en archéologie, Musées royaux d'Art et d'Histoire	
Elkab après Capart : Du campement préhistorique à la ville gréco-romaine	46
Dirk Huyge	
Luc Limme Conservateur honoraire de la collection égyptienne des Musées royaux d'Art et d'Histoire	
Dans l'entourage de Pharaon. Art et archéologie dans la nécropole thébaine	62
Laurent Bavay Professeur assistant à l'Université libre de Bruxelles	
Dimitri Laboury Maître de recherches du F.R.S.-FNRS et chargé de cours adjoint à l'Université de Liège	
Les recherches archéologiques à Louqsor, Assassif (1970-1992) par le Comité des Fouilles belges en Égypte	80
Erhart Graefe Professeur émérite à la <i>Westfälische Wilhelms-Universität Münster</i>	
L'activité épigraphique belge dans le temple de Karnak	92
Jean Winand Professeur ordinaire à l'Université de Liège	
Michèle Broze Maître de recherches du F.R.S.-FNRS, Université libre de Bruxelles	
René Preys Chargé de cours invité à la <i>Katholieke Universiteit Leuven</i> et chargé d'enseignement aux Facultés universitaires Notre-Dame de la Paix à Namur	

Le projet épigraphique et archéologique dans le temple romain de Shanhūr Harco Willems	106
Le <i>Belgian Middle Egypt Prehistoric Project</i> de la <i>Katholieke Universiteit Leuven</i> Pierre M. Vermeersch Professeur émérite à la <i>Katholieke Universiteit Leuven</i> ; membre de la Classe des Sciences de la <i>Koninklijke Vlaamse Academie van België voor Wetenschappen en Kunsten</i> Philip Van Peer Professeur à la <i>Katholieke Universiteit Leuven</i>	114
Les fouilles archéologiques de la <i>Katholieke Universiteit Leuven</i> dans la région de Dayr al-Barshā Harco Willems	126
Cartographie d'une nécropole-village du Fayoum : Le <i>Hawara 2000 Survey</i> de la <i>Katholieke Universiteit Leuven</i> Inge Uytterhoeven Docteur en archéologie, <i>Katholieke Universiteit Leuven</i>	148
Memphis (Kôm Tuman) Claude Obsomer Professeur à l'Université catholique de Louvain et aux Facultés universitaires Notre-Dame de la Paix, Namur	160
La deuxième dynastie : Oubliée et ensevelie à Saqqara Ilona Regulski Docteur en égyptologie, boursière de la <i>Alexander-von-Humboldt-Stiftung, Freie Universität Berlin</i>	168
« À la recherche du temple de Cléopâtre ». Fouilles du Musée royal de Mariemont à Alexandrie Marie-Cécile Bruwier Directrice scientifique du Musée royal de Mariemont	178
L'Association égyptologique Reine Élisabeth et l'Institut néerlandais-flamand au Caire	189
Crédits des illustrations	191



El-Hosh et Qurta :

Sur les traces du plus ancien art égyptien

Dirk Huyge & Wouter Claes

En marge des travaux de la Mission archéologique belge à Elkab, dont il est par ailleurs question dans ce même ouvrage, les Musées royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles ont entrepris à partir de 1998 d'étudier l'art rupestre de la vallée du Nil en Haute Égypte. Les missions sur le site d'el-Hosh ont à cette occasion bénéficié de subventions de recherche octroyées par la *National Geographic Society* (1998), le *Fonds voor Wetenschappelijk Onderzoek – Vlaanderen (FWO)* (1998 et 2004), le ministère fédéral belge de la Politique Scientifique (2005) et l'Université de Yale (2010). Les expéditions à destination de Qurta ont quant à elles été organisées annuellement depuis 2007 grâce au soutien de l'Université de Yale. À côté des chercheurs belges engagés dans l'étude de cet art rupestre, d'autres scientifiques ont pris part à ces entreprises, qu'ils soient originaires des États-Unis, d'Australie, d'Allemagne, d'Italie, de Norvège ou d'Égypte.

Les chasseurs de poissons d'el-Hosh

La présence régulière de pétroglyphes – ou gravures rupestres – dans les environs d'el-Hosh, un village de Haute Égypte situé à une trentaine de kilomètres au sud de la ville d'Edfou, sur la rive occidentale du Nil, était déjà connue à la fin du 19^e siècle. À la fin des années 1930, le célèbre ethnographe et explorateur allemand Hans Alexander Winkler (1900-1945) visita la région et publia par la suite quelques illustrations de motifs principalement curvilignes

ou en forme de « champignon ». Une étude plus attentive de ces étranges gravures rupestres menée en 1997 par la mission belge laissait envisager qu'il s'agissait là d'un art particulièrement ancien. Dès lors, entre 1998 et 2005, trois campagnes ont été dédiées à l'étude de cet art rupestre sur le terrain.

Sur la base de la récurrence de certains motifs iconographiques (comme les bateaux, les figures humaines et diverses espèces animales), il ne fait pas de doute que

Fig. 1. Les sites d'art rupestre d'el-Hosh, idylliquement situés au bord du Nil, s'étendent sur plusieurs kilomètres au sud du village éponyme. Cette vue est prise depuis le rocher d'Abou Tanqoura Bahari.

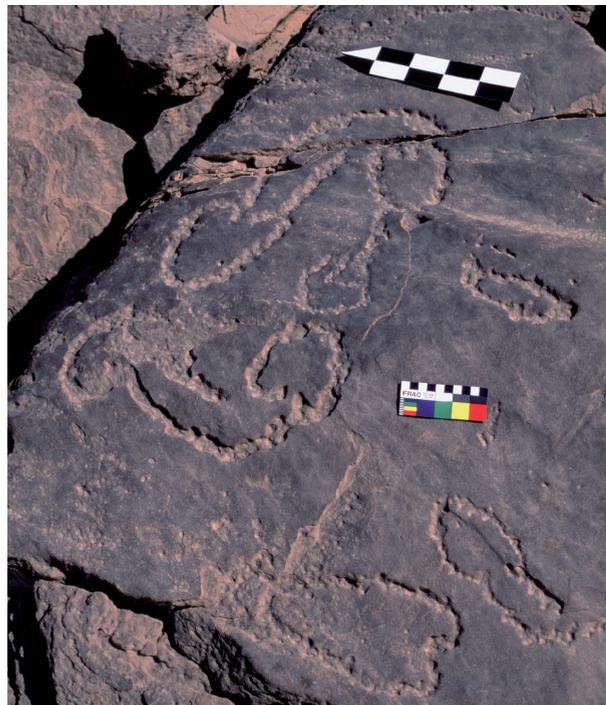


Fig. 2. Comme c'est le cas ici à Abou Tanqoura Bahari, les représentations de pièges à poissons apparaissent parfois en petits groupes. Le plus souvent, cependant, elles se trouvent combinées, sur de plus grands panneaux, avec d'autres dessins abstraits et figuratifs. La photo date de 1998. Hélas, le panneau a été détruit depuis.

Fig. 3. Un panneau rupestre complexe de Gebelet Youssef à el-Hosh. Les représentations d'animaux en haut à droite sont de date plus récente que le reste du panneau ; elles remontent à l'époque prédynastique (4^e millénaire avant notre ère). Les motifs plus anciens curvilignes en forme de « champignon » sont interprétés comme des pièges à poissons labyrinthiques dessinés en plan.



la majeure partie des gravures rupestres de la région d'el-Hosh date de l'époque prédynastique (4^e millénaire avant notre ère) et de la période protodynastique (vers 3100-2650 avant notre ère). Néanmoins, de nombreuses superpositions de motifs (principalement par des représentations de girafes prédynastiques) et des variations dans la patine et dans l'érosion indiquent sans conteste que les gravures curvilignes ainsi que celles en forme de « champignon » sont chronologiquement plus anciennes. Ces motifs apparaissent parfois isolés ou en petits groupes, mais sont fréquemment intégrés dans de vastes panneaux, composés en outre de divers tracés abstraits ou figuratifs tels des cercles, des échelles graduées, des figures humaines schématiques, des empreintes de pied ou encore des crocodiles stylisés. Trois grandes collines de grès le long du Nil, dénommées du nord au sud Gebelet Youssef, Abou Tanqoura Bahari et Abou Tanqoura Qibli, présentent ce type particulier de gravures.

Il demeure difficile de saisir la signification de la plupart des pétroglyphes d'el-Hosh bien que, dans le cas des motifs en forme de « champignon », il soit sans doute possible d'y voir des nasses ou enclos à poissons

labyrinthiques représentés en plan, à en juger par des parallèles ethnographiques convaincants. Ces nasses à poissons, constructions complexes en bois, roseaux ou pierre, se retrouvent partout dans le monde et peuvent avoir des formes très diverses. Le principe technique est cependant chaque fois identique : grâce au courant, au retrait de l'eau ou à des bruits créés par l'homme (notamment en frappant la surface de l'eau avec des bâtons), les poissons sont dirigés vers une petite ouverture en forme d'entonnoir aménagée à l'entrée de la nasse et pénètrent dans un piège dont ils ne peuvent ressortir. Il est alors possible de les attraper à la main, au filet ou au harpon. Ce type de nasse à poissons était toujours utilisé dans la vallée du Nil, en Haute Égypte, au début du 20^e siècle. Aujourd'hui, cette technique est encore courante le long des côtes de la Mer Rouge.

Les chasseurs-cueilleurs

Outre le relevé documentaire des gravures rupestres d'el-Hosh par photographies et dessins, l'objectif de la mission archéologique belge était de préciser la datation

de ces vestiges. Pour cette problématique particulière, il fut fait appel au chercheur australien Alan Watchman, un spécialiste de la patine rocheuse, ce « vernis » superficiel naturel qui recouvre tant la roche que les gravures. À l'aide d'instruments utilisés en dentisterie, la patine fut précautionneusement ôtée des gravures et analysée. D'infimes quantités de matière organique (des fibres végétales) en ont été extraites et, ensuite, datées à l'aide d'une technique de datation radiocarbone par spectrométrie de masse par accélérateur (AMS) au sein d'un laboratoire spécialisé. Il apparaît que ce « vernis » naturel s'est formé et a recouvert les gravures à une date située entre 5900 et 5300 avant notre ère. Les gravures rupestres sont quant à elles naturellement antérieures à cette patine, et il est probable qu'elles aient été réalisées il y a environ 10.000 à 9000 ans. À cette époque, c'est-à-dire à l'extrême fin du Paléolithique – ou Âge de la pierre taillée – de petits groupes de chasseurs-cueilleurs vivaient dans la vallée du Nil, mais aussi dans les zones désertiques adjacentes puisqu'elles étaient encore fertiles durant cette période. Les restes d'animaux mis au jour lors de fouilles archéologiques nous apprennent que la pêche occupait une place importante dans le mode d'alimentation de ces communautés.

Mais pourquoi ces chasseurs-cueilleurs ont-ils ressenti le besoin de représenter leurs nasses à poissons ? La réponse à cette question n'est pas simple. Il est à noter que l'apparition de ces motifs de nasses semble presque exclusivement limitée à la région d'el-Hosh. Peut-on donc en conclure que le territoire d'el-Hosh était particulièrement bien adapté à la pratique de cette technique de pêche ? Peut-être divers groupes humains alliés ou apparentés se réunissaient-ils là annuellement pendant la saison de la crue du Nil, de juillet à octobre, pour mener une pêche commune, une activité en marge de laquelle avaient lieu d'éventuelles activités rituelles ou cérémonies, parmi lesquelles peut-être la réalisation de gravures rupestres ? Les ethnographes attestent l'existence de ce type de rassemblement en divers endroits de la planète, notamment en Australie, rassemblements qui se caractérisent par l'exploitation

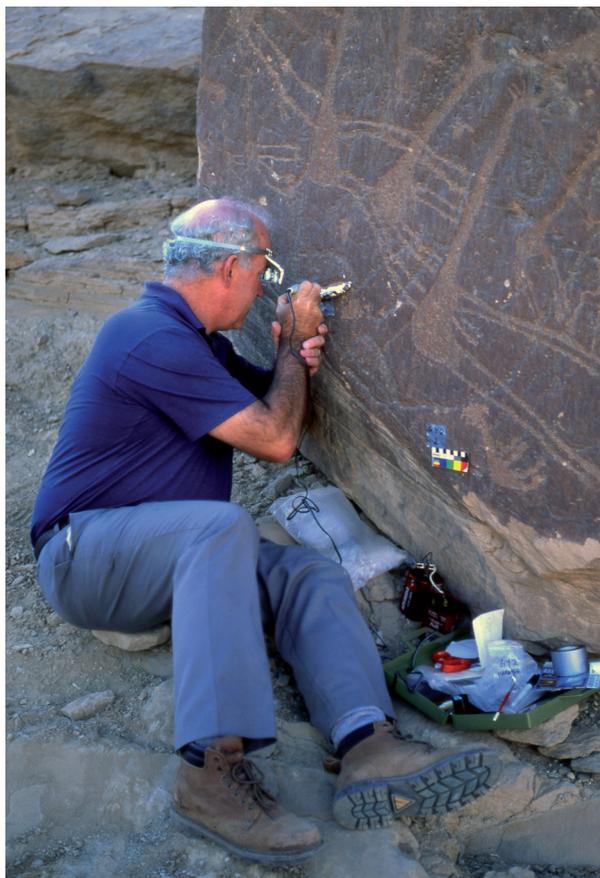


Fig. 4. Le spécialiste australien des vernis rocheux Alan Watchman échantillonne des dessins rupestres à Gebelet Youssef en 1998. Les motifs curvilignes sont ici recouverts par de belles représentations prédynastiques de girafes.

commune de certaines ressources alimentaires, parfois en association avec la tenue de rituels initiatiques ou autres. Si tel était aussi le cas en Égypte, quelle pouvait bien être la valeur symbolique additionnelle de ces représentations de nasses à poissons ? Peut-être renvoient-elles à quelque technique rituelle particulière qui devait être mise en œuvre afin d'accroître l'efficacité de l'équipement de pêche et d'assurer dès lors une sorte de « pêche miraculeuse » ? Cette hypothèse n'est pas aussi saugrenue qu'il n'y paraît. De par le monde, nombreuses sont en effet ces actions de type utilitaristes qui en appellent à la bonne volonté des dieux et aux forces surnaturelles. Elles connaissent même certaines réminiscences presque superstitieuses dans la pêche contemporaine alors qu'elle fait désormais souvent usage de la haute technologie.

À la recherche des créateurs de cet art rupestre

En 2004, divers sondages ont été réalisés sur le site de Gebelet Youssef, avec pour objectif de retrouver les traces archéologiques des créateurs de cet ancien art rupestre d'el-Hosh. Trois de ces tranchées étaient situées au pied de parois rocheuses en surplomb, à proximité immédiate de panneaux gravés. Malheureusement, la faible stratification de ces lieux d'habitation ou d'abri potentiels était fortement perturbée et aucun vestige archéologique n'a été retrouvé en place. Sur la base des découvertes, principalement des tessons de poterie, il est toutefois possible de déterminer que le site de Gebelet Youssef fut régulièrement visité par l'homme à l'époque prédynastique et au début de la période pharaonique. Les objets les plus récents mis au jour appartiennent vraisemblablement à la Deuxième Période intermédiaire (vers 1600 avant notre ère) tandis que le matériel le plus ancien peut être attribué à la phase prédynastique

de Badari – ou Nagada I (vers 4000 avant notre ère ?). Aucune trace de présence humaine antérieure, qui aurait pu être contemporaine de cet art rupestre de la fin du Paléolithique, n'a été relevée.

Néanmoins, le site de Gebelet Youssef réservait encore quelques surprises. Ainsi, à l'extrémité méridionale de la colline, plusieurs constructions circulaires, aux parois constituées d'un amoncellement rudimentaire de pierres, avaient été observées. Les céramiques grossières mises au jour dans ce secteur tendent à démontrer que ces installations de fortune étaient probablement l'œuvre de bédouins. Leur fonction originelle, de même que leur ancienneté, restent inconnues mais l'existence de sols en terre battue et d'importantes quantités de paille suggèrent qu'à une époque plus récente, ces structures ont pu être utilisées comme étables. Au plus grand étonnement des archéologues, une sépulture intacte, profondément creusée dans la roche, fut repérée sous l'une de ces structures. La sépulture date à l'évidence



Fig. 5. Une tombe intacte de l'époque prédynastique, plus précisément de la phase Nagada II, a été retrouvée par hasard en 2004 durant les fouilles menées à el-Hosh. Elle peut être datée vers 3500-3400 avant notre ère.



de la période prédynastique et peut plus précisément être attribuée à la phase de Nagada II (vers 3500-3400 avant notre ère). Elle contenait un squelette et un grand nombre d'objets funéraires, parmi lesquels deux petites jarres grossières, deux grands bols en terre cuite rouge polis et un beau vase peint. Ce dernier est orné de diverses représentations de bateaux, de figures humaines et d'oiseaux, peut-être des flamants roses ou des autruches. Le corps du défunt était replié en position fœtale et disposé avec le visage tourné vers l'ouest et la tête orientée au sud. Sous le squelette, les fragments bien conservés d'une natte en roseaux furent retrouvés. Des morceaux de cuir, peut-être les vestiges d'une bourse, furent également dégagés à proximité des mains. Suivant l'étude anthropologique préliminaire menée par Caroline Polet de l'Institut royal des Sciences naturelles de Belgique, le squelette est vraisemblablement celui d'une femme qui, au moment de sa mort, devait être âgée de 40

à 50 ans et devait mesurer un peu plus de 1,50 mètre. Ce type de tombe prédynastique est extrêmement rare dans cette partie de l'Égypte.

Quoique la découverte de cette sépulture intacte n'apportât aucune information neuve relative à l'art rupestre d'el-Hosh, elle suscita de grands espoirs. Les hypothèses suggéraient qu'il devait exister d'autres sépultures intactes sous le sable. L'exploration de ce secteur a donc été poursuivie en 2005. Malheureusement, elle s'est avérée non concluante et, malgré des fouilles extensives – près de quatre cents mètres carrés ont été sondés –, aucune autre sépulture de l'époque prédynastique n'a été mise au jour. La tombe de femme dégagée en 2004 était de toute évidence une inhumation isolée. Toutefois, la fouille réserva aux archéologues une nouvelle surprise. Non loin de la tombe prédynastique, une autre sépulture, presque intacte et datant du Moyen Empire (vers 2055-1650 avant notre ère), fut découverte. La tombe était celle d'une femme adulte, de 25 à 35 ans, déposée dans un cercueil rectangulaire en bois. Plusieurs pièces céramiques et une belle palette à fard accompagnaient la défunte. La probabilité de découvrir d'autres tombes intactes à el-Hosh semble désormais très faible.

Une nouvelle perspective : d'el-Hosh à Qurta

L'année de la découverte de la tombe prédynastique intacte fut aussi celle de la localisation d'un site particulier d'art rupestre à el-Hosh. À la pointe sud de la colline de Abou Tanqoura Bahari ont en effet été repérées les représentations de quelques douzaines de bovidés figurés dans un style vivant et réaliste, faisant fortement penser à la manière dont ces animaux étaient figurés en Europe durant la dernière période glaciaire. Elles sont certes très différentes des gravures statiques et rigides de bovins appartenant à l'art rupestre de l'époque prédynastique du 4^e millénaire avant notre ère, mais elles le sont bien plus encore des motifs d'el-Hosh en forme de « champignon » et des gravures qui leur sont associées. Pourtant, la patine plus prononcée et l'importante

Fig. 6. La tombe prédynastique retrouvée en 2004 à el-Hosh contenait entre autres ce beau vase décoré en céramique. Sur cette face apparaissent les représentations d'un bateau avec deux cabines et une rangée d'oiseaux, peut-être des flamants ou des autruches.

Fig. 7. Un site d'art rupestre exceptionnel a été découvert en 2004 à l'extrémité sud de la colline rocheuse d'Abou Tanqoura Bahari, présentant plusieurs représentations de boeufs sauvages ou d'aurochs. Ce n'est qu'en 2010, lorsque cette photo a été réalisée, que les dessins ont pu être étudiés en détail.



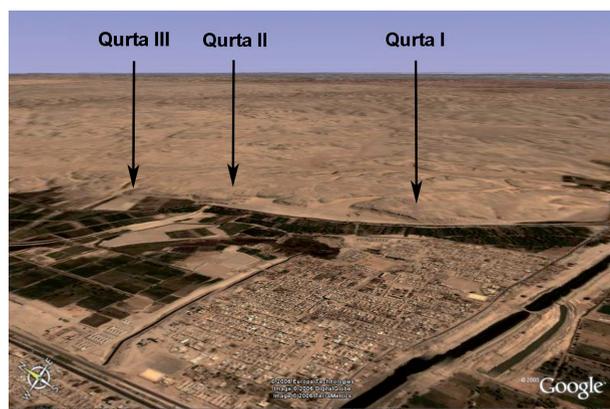
érosion qui affectaient ces nouvelles figurations rupestres gravées soulignaient leur grande ancienneté.

Ce genre de représentations n'était pas totalement inconnu. Il évoquait pour les chercheurs belges les figures de bovidés déjà publiées de la région du Gebel el-Silsila Est, à une dizaine de kilomètres environ plus au sud et sur l'autre rive du Nil. À cet emplacement, une équipe d'archéologues canadiens, la *Canadian Prehistoric Expedition*, réalisa en 1962-1963 de nombreuses recherches sur les campements paléolithiques et nota également l'existence de gravures rupestres de bovidés, d'hippopotames et de figures humaines. Ainsi que l'avaient alors constaté les collègues canadiens, ces représentations s'écartaient nettement de ce qui était connu à l'époque en Égypte. Malheureusement seuls quelques dessins et photographies furent publiés, et encore le furent-ils dans des revues peu diffusées, de sorte que ces découvertes passèrent presque inaperçues aux yeux de la communauté scientifique internationale.

Fig. 8. L'égyptologue et dessinatrice Isabelle Therasse réalise un facsimilé de la belle représentation d'un boeuf sauvage ou aurochs à Abou Tanqoura Bahari.

Suite à l'exploitation intensive des carrières de grès et aux récents travaux de construction dans la région, les chances que ces gravures rupestres du Gebel el-Silsila fussent encore observables étaient, a priori, minces. Les chercheurs belges estimèrent qu'il était malgré tout intéressant d'essayer de relocaliser ces sites précédemment mentionnés. À leur connaissance, nul ne





les avait plus revus depuis l'époque de leur découverte. Pour des raisons qui ne sont pas encore tout à fait claires aujourd'hui, les Canadiens ne purent aider davantage la mission archéologique belge. Malgré cela, cette dernière parvint assez rapidement à retrouver les sites par ses propres moyens : dès octobre-novembre 2005, le projet aboutissait. Le site rupestre était implanté à proximité du village moderne de Qurta, le long de la bordure septentrionale de la plaine de Kom Ombo, à une distance d'environ trois kilomètres et demi du Nil. Qurta, renvoyant originellement à un toponyme de Nubie, est une de ces nombreuses implantations villageoises modernes de la région. Ces dernières ont été construites à la hâte durant les années 1960 afin d'accueillir les Nubiens devant être relogés suite à l'abandon définitif de leurs habitations après la mise en eau du Haut Barrage d'Assouan, le Sadd el-'Ali. Il est sans doute possible de parler de miracle dans ces circonstances car les sites rupestres de Qurta demeuraient encore dans un état de conservation exceptionnel.

Des figures humaines aux fesses prononcées

En février-mars 2007, une prospection de grande ampleur fut organisée dans la zone désertique située immédiatement à l'est de Qurta. Elle déboucha sur la découverte de trois sites rupestres, désignés Qurta I, II et III. Dans chacun de ces lieux, de multiples emplacements conservant des traces d'art pariétal, sous forme de

panneaux ou de gravures rupestres isolées, furent identifiés. Sur l'ensemble des quelque 180 gravures redécouvertes, la majeure partie présente des figures animalières nettement naturalistes. Les bovidés sont de loin les plus fréquents avec près de 75 pour cent du nombre total de représentations. Ensuite viennent les oiseaux, les hippopotames, les gazelles, les poissons, quelques animaux fantastiques et peut-être une antilope bubale. À côté de ces représentations zoomorphes, il existe également quelques motifs non-figuratifs ou abstraits ainsi qu'un petit nombre de figures humaines très stylisées, principalement féminines, figurées avec des fesses prononcées mais sans aucun autre élément anatomique. Comme c'est le cas à el-Hosh, toutes ces gravures sont recouvertes par une patine foncée qui se confond presque avec la couleur de la roche sur laquelle elles ont été exécutées, ce qui est en soi un indice de leur ancienneté. La plupart de ces gravures montrent en outre des traces d'érosion, preuve d'une longue exposition au vent et à la pluie. Certaines sont même presque complètement effacées par ce processus naturel.

Il n'y a pas d'organisation manifeste du champ iconographique pariétal à Qurta, de sorte que nul tableau ou scène ne peut être individualisé. Il semblerait plutôt que le seul fait de représenter un motif soit en soi porteur de sens. À la différence de l'art rupestre de la période prédynastique, aucune ligne de sol ou ligne de registre n'est mise en œuvre pour poser les pétroglyphes. Au contraire, les figures sont orientées dans toutes les



Fig. 9. Image satellite oblique de Qurta avec la localisation des trois sites d'art rupestres Qurta I-III, espacés d'un kilomètre et demi. Au premier plan, le village moderne de Qurta.

Fig. 10. Trois figures humaines très stylisées à Qurta II. La forme humaine, peut-être féminine, est réduite à une vue de profil aux fesses très prononcées. Des figures similaires sont attestées dans l'art du Paléolithique européen sous le nom de « femmes sans tête ».



Fig. 11. Ce détail du panneau le plus important de Qurta I montre la manière dont les auteurs de l'art rupestre ont fait usage du relief de la paroi pour donner une dynamique aux dessins.

directions possibles, et il n'est pas rare que la tête d'un animal soit dirigée vers le haut ou vers le bas. Par ailleurs, on observe régulièrement une grande dynamique dans la manière dont les animaux sont réalisés : le dos est cambré et les pattes sont pliées ou fléchies, comme si les animaux étaient en mouvement. Certains bovidés paraissent avoir été gravés comme s'ils étaient en train de se rouler dans la poussière ou la boue ; d'autres sont peut-être figurés morts, ce qui pourrait expliquer les positions non naturelles que présentent leurs pattes. À cet égard aussi, cet art rupestre se distingue nettement des figurations prédynastiques.

Des bovidés sans pattes avant

Sur le site de Qurta, aucune peinture pariétale n'a été mise au jour, et l'on peut même se demander si elles ont jamais existé. D'un point de vue technique, l'art rupestre n'est en fait composé que de figurations piquetées et

gravées. Ces deux techniques sont en outre fréquemment utilisées de façon concomitante. Certaines parties d'un animal, tel le tronc, peuvent être piquetées et d'autres, comme les pattes, incisées dans la roche. Quelques figurations sont, en outre, presque réalisées en bas-relief puisque dans certains cas le motif montre une différence manifeste de profondeur ou de relief par rapport à la paroi rocheuse. Les dimensions des gravures sont également exceptionnelles. Ainsi, régulièrement, les bovidés dépassent les 80 centimètres et le plus grand d'entre eux mesure jusqu'à plus de 1,80 mètre ! Dans l'art rupestre prédynastique, ce type d'animal est traditionnellement représenté à une échelle beaucoup plus réduite. Des éléments naturels, comme les volumes de la roche et des fractures de surface, ont quelques fois été intégrés dans le champ iconographique. Quelques gravures ont également été laissées inachevées de sorte que, dans certains cas, la représentation d'un bovidé – bien que soignée – ne

possède pas de pattes avant ou de tronc. Divers animaux, tels des bovidés ou des hippopotames, présentent des rayures ou des hachures sur la tête et le cou, ce qui doit sans aucun doute revêtir une signification symbolique. Une autre caractéristique stylistique de l'art rupestre de Qurta est la manière dont les figurations animales, très nettement naturalistes, côtoient des représentations anthropomorphes fortement schématisées et stylisées. Ces dernières ne sont d'ailleurs pas sans rappeler les figures humaines connues lors de la fin de la période magdalénienne en Europe (c'est-à-dire lors de la dernière phase culturelle du Paléolithique supérieur) et dénommées « femmes sans tête ».

Aucune des gravures figurant des animaux à Qurta ne permet de conclure à l'éventuelle domestication de ces espèces. Il n'y a de même aucun doute à avoir quant au fait que les bovidés représentés, généralement avec une musculature impressionnante, peuvent être identifiés au *Bos primigenius* ou aurochs, l'ancêtre sauvage, aujourd'hui disparu, de l'actuel bœuf domestique. Les puissantes cornes de ces animaux sont rendues de diverses manières, tantôt figurées en perspective, tantôt en rabattement (comme dans l'art égyptien pharaonique). Les sabots, eux aussi, sont quelques fois gravés. Les oiseaux illustrés sont principalement des oiseaux aquatiques, probablement des oies. On observe également quelques poissons dans les motifs figuratifs. Or, tant les poissons que les oiseaux sont absents de l'art rupestre à l'époque prédynastique (à l'exception bien sûr des omniprésentes autruches).

Un « esprit » paléolithique

Lorsque la mission archéologique canadienne mena des fouilles dans la région en 1962-1963, elle mit au jour divers vestiges d'habitat de la fin du Paléolithique à proximité immédiate des sites d'art rupestre. Le plus important de ces lieux d'implantation était situé à une distance d'à peine 150 mètres de Qurta I. Ce site et d'autres établissements similaires qui furent retrouvés dans cette zone par les Canadiens ou d'autres équipes d'archéologues peuvent désormais être assignés à la

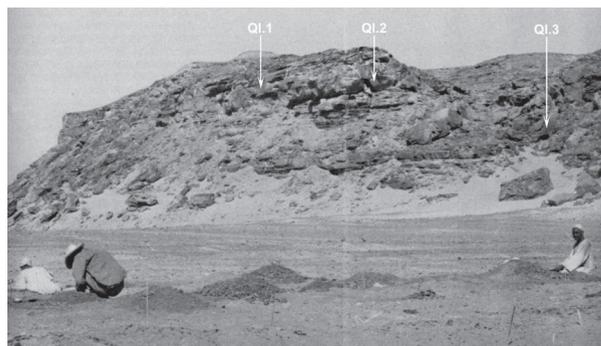


Fig. 12. Les fouilles canadiennes en 1962-1963 de sites d'occupation du Paléolithique final à Qurta. Les dessins rupestres de Qurta I se trouvent à une distance de seulement cent cinquante à deux cents mètres de ces sites archéologiques.

culture du Ballanien-Silsilien dont l'ancienneté peut être évaluée par datation radiocarbone à environ 16.000 à 15.000 ans. À côté d'un grand nombre d'artefacts en pierre, ces habitats livrèrent aussi de nombreux ossements d'animaux. Il est donc possible d'en déduire que les anciens habitants de la plaine de Kom Ombo étaient des chasseurs et des pêcheurs qui exploitaient pour leur subsistance tant la plaine le long du Nil que le désert, ce dernier dans une moindre mesure toutefois. Leur menu se composait pour l'essentiel d'aurochs, d'antilopes bubales, de quelques antilopes, d'hippopotames, de plusieurs espèces d'oiseaux aquatiques et de poissons. Les grands animaux africains, comme les éléphants, les girafes et les rhinocéros, sont toutefois absents des restes de faune retrouvés dans ces implantations paléolithiques, de même que dans le répertoire des gravures rupestres. À l'exception de l'antilope bubale, dont une seule (probable) représentation a été identifiée, on observe donc une grande similitude entre les restes fauniques et les gravures rupestres. Toutes les caractéristiques stylistiques, techniques et iconographiques décrites ci-dessus révèlent clairement un « esprit » paléolithique. Les rapprochements entre l'art rupestre de Qurta et l'art connu en Europe lors de la dernière période glaciaire, sont en effet innombrables. Les chercheurs belges ont donc, dans leurs publications initiales, également montré que l'art rupestre de Qurta était intimement lié aux établissements paléolithiques de la région et qu'il pouvait sans doute être attribué à la culture du Ballanien-Silsilien ou à une culture similaire. Il n'y a à leurs yeux, aucun doute quant au fait que l'art rupestre date d'il y a

au moins 15.000 ans. Cela signifierait que l'art de Qurta serait donc plus ou moins contemporain de l'art européen de la dernière glaciation, connu entre autres pour les célèbres peintures rupestres de Lascaux et d'Altamira, qui présentent en outre certaines similitudes stylistiques.

On espérait bien sûr pouvoir prouver scientifiquement leur grande ancienneté, mais en études d'art rupestre cela n'est pas une sinécure. En effet, les figures sont habituellement exposées au vu et au su de tout le monde sur les parois rocheuses, et il n'existe aucune technique fiable pour évaluer leur âge au plus juste.

La certitude du Pléistocène

À Qurta, la mission belge a cependant été particulièrement chanceuse. Sur un des trois sites concernés, Qurta II,



Fig. 13. Pour atteindre les dessins rupestres à Qurta, il a parfois été nécessaire d'installer d'impressionnants échafaudages en bois.

plusieurs panneaux d'art rupestre ont été mis au jour alors qu'ils étaient encore partiellement ensevelis sous un cône de déblais constitué de roche et de sable. L'étude microscopique du sable par le géologue Florias Mees du Musée royal de l'Afrique centrale démontra entre autres qu'il y avait été déposé par le vent. Cette caractéristique faisait du sédiment un candidat idéal pour une datation par la technique de la luminescence stimulée optiquement (OSL). À l'aide de cette technique de datation complexe issue des sciences physiques, il est possible de déterminer le moment où les grains de sable ont été exposés pour la dernière fois au rayonnement solaire. L'Université de Gand, dont le département de Géographie a pris en charge l'étude de la géomorphologie du site de Qurta et de son environnement proche, dispose d'un des meilleurs laboratoires OSL au monde. Aussi, à l'issue des longues et délicates analyses requises, le géochronologue Dimitri Vandenberghe a pu démontrer que le sable qui recouvrait les gravures de Qurta II a été apporté sur le site il y a environ 10.000 à 15.000 ans. Grâce à ces résultats qui fournissent un âge minimum pour les gravures rupestres enterrées sous le sable, l'origine paléolithique de cet art pariétal est désormais formellement prouvée. Ces figurations datent donc incontestablement du Pléistocène, une période géochronologique dont la dernière phase en Afrique du Nord se présentait comme une période exceptionnellement aride, et qui correspond plus ou moins au plus fort de la dernière phase de glaciation en Europe.

Mais l'histoire de Qurta n'en était pas à sa fin pour autant. En effet, on espérait que d'autres panneaux rupestres, jusque-là cachés, puissent être découverts à Qurta II. Tel était l'objectif de la campagne qui s'est tenue en février-mars 2011 sur le terrain. Plusieurs gravures jusque-là enfouies furent à cette occasion mises au jour, et il n'est pas impossible – bien que cela ne soit pas encore assuré – qu'on puisse encore repousser l'âge de cet art rupestre dans le temps. Les analyses par OSL sont complexes et il faudra encore plusieurs mois avant qu'elles ne livrent leurs conclusions sur ce point.



Fig. 14. Les fouilles à Qurta II en 2009 ont amené la découverte de dessins rupestres entièrement enfouis. Leur âge paléolithique tardif (plus de 15.000 ans) a pu être montré grâce à la technique de datation par OSL.

Des contacts intercontinentaux ?

La découverte d'un art rupestre datant de l'ère glaciaire en Afrique du Nord est assurément inédite, mais n'est pas totalement inattendue. L'existence de vestiges artistiques anciens sur le continent africain est connue depuis longtemps. Ainsi, en 1969 furent mises au jour dans une grotte de Namibie des plaquettes en pierre avec des animaux peints qui peuvent être datées d'il y a 26.000 ans. Plus récemment, en 1999 et 2000, on a retrouvé sur un site d'Afrique du Sud des blocs d'ocre gravés de motifs géométriques complexes. Ces dessins remontent à 75.000 à 100.000 ans ! Mais Qurta est le premier site d'art rupestre paléolithique en plein air que nous connaissions. Les seuls parallèles pour Qurta se trouvent sur le site, mentionné ci-dessus, d'Abou Tanqoura Bahari à el-Hosh, ainsi que dans le Ouadi Abou Soubeira à 45 kilomètres au sud, juste au nord d'Assouan.

Ce dernier ensemble a été révélé par des collègues égyptiens entre 2006 et 2011. Comme à Abou Tanqoura Bahari, il s'agit de plus petits lots de quelques dizaines de gravures maximum, et qui, dans la majorité des cas, illustrent des aurochs. Quelques poissons sont également représentés, de même qu'un hippopotame, quelques antilopes bubales et peut-être même un chien sauvage africain (lycaon ou cynhyène).

Mais comment peut-on expliquer que l'art rupestre de Qurta en Égypte, vieux de plus de 15.000 ans, soit si proche et paraisse tellement lié stylistiquement à l'art produit approximativement à la même époque en Europe ? Peut-on parler d'influence directe ou d'échange culturel malgré une si longue distance ? Ce n'est pas aussi impossible qu'il n'y paraît. Nous connaissons en effet des sites rupestres du sud de l'Italie et de Sicile qui attestent de pratiques artistiques similaires à celles de Qurta en Égypte. De même, dans le nord de la Libye,

à proximité de la côte, on a repéré dans une grotte des représentations comparables de bovidés sauvages. Si l'on tient compte également du fait que le niveau de la mer Méditerranée lors de la dernière glaciation se trouvait à environ 100 mètres plus bas qu'aujourd'hui, on ne peut exclure que les hommes du Paléolithique établirent des contacts intercontinentaux et échangèrent des concepts artistiques et symboliques.

Les découvertes de Qurta conduisent donc à de nouvelles problématiques scientifiques et lancent un défi intellectuel aux archéologues. Les chercheurs se penchent également sur la délicate question de savoir ce que cet art rupestre nous apprend de l'univers symbolique de ses créateurs et de l'organisation de la société dans laquelle ils vivaient. Tout conduit à penser que les auteurs des

pétrglyphes de Qurta représentaient principalement les animaux qu'ils chassaient réellement. Les sites où sont disposées ces gravures offrent avant tout un splendide point de vue sur les terrains de chasse et de pêche préhistoriques. Peut-on dès lors envisager que cet art rupestre reflète une forme de chasse magique ? Que les créateurs de ces gravures essayèrent de maîtriser par des moyens surnaturels le gibier et la Nature ? Il faudra sans aucun doute encore attendre longtemps et faire de nouvelles découvertes avant d'apporter une réponse à cette question, si tant est que l'on puisse un jour y répondre. Mais quoi qu'il en soit, avec les découvertes de Qurta, c'est sans aucun doute un nouveau chapitre de l'histoire de l'art préhistorique de l'Afrique qui s'ouvre.

Orientation bibliographique

- D. Huyge, *et al.*, « Hilltops, Silts, and Petroglyphs: The Fish Hunters of El-Hosh (Upper Egypt) », *Bulletin des Musées royaux d'Art et d'Histoire* 69, 1998, p. 97-113.
- D. Huyge, A. Watchman, M. De Dapper & E. Marchi, « Dating Egypt's Oldest 'Art': AMS ¹⁴C Age Determinations of Rock Varnishes Covering Petroglyphs at El-Hosh (Upper Egypt) », *Antiquity* 75, 2001, p. 68-72.
- D. Huyge, « The Fish Hunters of El-Hosh: Rock Art Research and Archaeological Investigations in Upper Egypt (1998-2004) », *Bulletin des Séances de l'Académie Royale des Sciences d'Outre-Mer* 51, 2005, p. 231-249.
- D. Huyge, *et al.*, « 'Lascaux along the Nile': Late Pleistocene Rock Art in Egypt », *Antiquity* 81, 2007, Project Gallery [<http://www.antiquity.ac.uk/projgall/huyge313/>].
- D. Huyge, « CÔA in Africa: Late Pleistocene Rock Art along the Egyptian Nile », *International Newsletter on Rock Art (INORA)* 51, 2008, p. 1-7 [<http://www.bradshawfoundation.com/inora/pdf/51.pdf>].
- D. Huyge, « 'Lascaux along the Nile': The Palaeolithic Rock Art of Qurta (Upper Egypt) », *Bulletin des Séances de l'Académie Royale des Sciences d'Outre-Mer* 54, 2008, p. 281-296.

- D. Huyge, « Late Palaeolithic and Epipalaeolithic Rock Art in Egypt: Qurta and El-Hosh », *Archéo-Nil* 19, 2009, p. 108-120.
- D. Huyge & W. Claes, « 'Ice Age' Art along the Nile », *Egyptian Archaeology. Bulletin of the Egypt Exploration Society* 33, 2008, p. 25-28.
- D. Huyge & W. Claes, « Over Oerossen en Venussen. De paleolithische rotskunst van Qurta », *Ta-Mery* 2, 2009, p. 2-6.
- D. Huyge & S. Ikram, « Animal Representations in the Late Palaeolithic Rock Art of Qurta (Upper Egypt) », dans H. Riemer, F. Förster, M. Herb & N. Pöllath (éd.), *Desert Animals in the Eastern Sahara: Status, Economic Significance and Cultural Reflection in Antiquity*, Cologne, 2009, p. 157-174 (*Colloquium Africanum* 4).
- D. Huyge, « 'Ijstijdkunst' langs de Nijl/ 'Art des cavernes' le long du Nil », *Science Connection* 35, 2011, p. 22-25.
- D. Huyge & D.A.G. Vandenberghe, « Confirming the Pleistocene Age of the Qurta Rock Art », *Egyptian Archaeology. The Bulletin of the Egypt Exploration Society* 39, 2011, p. 21-24.
- D. Huyge, *et al.*, « First Evidence of Pleistocene Rock Art in North Africa: Securing the Age of the Qurta Petroglyphs (Egypt) through OSL Dating », *Antiquity* 85, 2011, p. 1184-1193.

El-Hosh and Qurta: Tracking down Egypt's Oldest Art

Dirk Huyge & Wouter Claes

Since 1998, the Royal Museums of Art and History in Brussels have been conducting rock art research at two different locations in Upper Egypt: el-Hosh and Qurta. The rock art of the former location, besides including a large amount of 'classical' Predynastic images (4th millennium BC), is mainly characterized by strange curvilinear designs, which are often associated with other abstract and figurative motifs. Based on ethnographic parallels, little doubt remains that many of these designs represent fish-traps. Aspects of patination and weathering, and the fact that these images are often superimposed by Predynastic rock art, hint at an advanced age. The AMS-dating of organic material trapped in the rock varnish covering the drawings confirms this and yields a minimal date of 5900-5300 BC. The rock art itself may be several millennia older. It was probably done by small groups of hunter-gatherers that dwelled in the Nile Valley and the adjacent deserts. Possibly they congregated at el-Hosh on a seasonal basis, at the time of the inundation, to perform fishing activities, which may have been accompanied by ceremonies and rituals, including the creation of rock art.

In 2004, a locality with a completely different type of rock art was found at el-Hosh. This rock art is characterized by images of bovids, executed in a very naturalistic style and closely comparable to European Ice Age art. Similar images had already been discovered in the area in the 1960s by a Canadian archaeological mission. The latter images, however, were never properly studied and published, and remained largely unknown to the scientific community. They were relocated by us in 2005 near the modern village of Qurta. Since then, about 185 individual images have been identified, most of which represent wild animals. Aurochs are predominant, but hippopotami, gazelle, hartebeest, birds and fish are also present. Moreover, there are also several highly stylized human figures with pronounced buttocks. On the basis of the intrinsic characteristics of the rock art (subject matter, technique and style), its patination and degree of weathering, as well as the archaeological and geomorphological context, an attribution to the Late Palaeolithic Period has been proposed. This has been confirmed by the dating of wind-blown sediments that covered some of the rock art panels. Using Optically Stimulated Luminescence (OSL), it has been determined that these sediments were deposited about 10,000 to 15,000 years ago, thus confirming the Late Palaeolithic age of the rock art. This makes the Qurta petroglyphs the oldest found so far not only in Egypt, but in the whole of North Africa.

« الحوش » و « كورتا » : تعقب أقدم الفنون في مصر

ديرك هويج و فاوتر كلاس

منذ ١٩٩٨ قام المتحف الملكي للفن والتاريخ في بروكسل بإجراء بحوث عن الفن على الصخور في موقعين مختلفين في صعيد مصر: « الحوش » و « كورتا ». الفن على الصخور في الموقع السابق إلى جانب إحتوائه على كمية كبيرة من الصور « الكلاسيكية » قبل بداية سلالات الأسرات الحاكمة (القرن الرابع قبل الميلاد) يتميز أساسا بتصميمات ذات إنحناءات غريبة مرتبطة في كثير من الأحيان إلى زخارف تجريدية ورمزية ، على أساس التشابهات الإثنوجرافية لا يتبقى إلا قليلا من الشك بأن هذه الصور كثيرا منها عبارة عن فخوخ للأسمك ، مظاهر متعلقة بطبقات خارجية وعوامل جوية ومن ناحية أخرى هذه الصور التي يعلوها في كثير من الأحيان طابع الفن على الصخور الذي يعود إلى فترات ما قبل التاريخ ، يعطى الإيحاء بأنها تابعة لفترة زمنية متقدمة . الطريقة المتبعة في التاريخ للمواد العضوية المنحصرة في الورنيش المتواجد على الصخور المغطى للرسومات تؤكد ذلك وتحمل في طياتها بأنها ترجع في الزمن على الأقل إلى ٥٣٠٠ - ٥٩٠٠ قبل التاريخ . من المحتمل أن يكون الرسم على الصخور في حد ذاته أقدم بضعة ألوف من السنين ، ويكون قد قام ربما بتنفيذه مجموعات صغيرة من الصيادين سكنت وادي النيل والصحراء المجاورة ، هناك إحتمال أنها كانت تتجمع في « الحوش » على أساس موسمي في فترة الفيضان للقيام بالأنشطة المتعلقة بالصيد والتي من المحتمل أنها كانت مصاحبة بإحتفالات وطقوس متضمنة إبداعات الفن على الصخور . وفي ٢٠٠٤ تم العثور في « الحوش » على موقع يحتوى على نوع مختلف تماما من الفن على الصخور . هذا الفن على الصخور يتميز بصور للماشية تم تنفيذه بأسلوب طبيعي للغاية متقارب ومشابه للفن الأوروبي في العصر الجليدي . صور مشابهة تم إكتشافها في ١٩٦٠ عن طريق بعثة أثرية كندية ، غير أن هذه الصور الأخيرة لم يتم دراستها ونشرها كما يجب وظلت في غالبيتها غير معروفة على المجتمع العلمي . في ٢٠٠٥ تم نقلها بواسطة بحوار قرية « الكورته » الحديثة ، ومنذ ذلك الحين عدد ١٨٥ صورة فردية تم تحديدها معظمها تمثل حيوانات برية . الثور البري الأوروبي هو السائد ولكن يوجد أيضا فرس النهر والغزال والأيتل والطيور والأسماك ، بالإضافة هناك أيضا عدة وجوه لأفراد منسقة للغاية ذات أرداف واضحة . على أساس الخصائص الجوهرية للفن على الصخر (الموضوعات والتقنية والطراز) الطبقات التي كستها ودرجة العوامل الجوية ، إلى جانب المضمون الأثري والجيومورفولوجي تم إقتراح نسب ذلك إلى الفترة الحجرية القديمة . وقد تأكد ذلك بتأريخ رواسب الرياح التي كست بعض اللوحات الفنية الصخرية . بإستعمال المتلألآت البصرية المضيفة (Optically Stimulated Luminescence) (OSL) فقد تقرر أن هذه الرواسب أودعت من حوالي ١٠,٠٠٠ إلى ١٥,٠٠٠ سنة مضت وبالتالي تم التأكيد على أن الفن على الصخر يرجع إلى العصر الحجري المتأخر ، ذلك يجعل من نقوش « الكرتة » أقدم ما تم العثور عليه حتى الآن ليس فقط في مصر بل في أفريقيا الشمالية بكاملها .